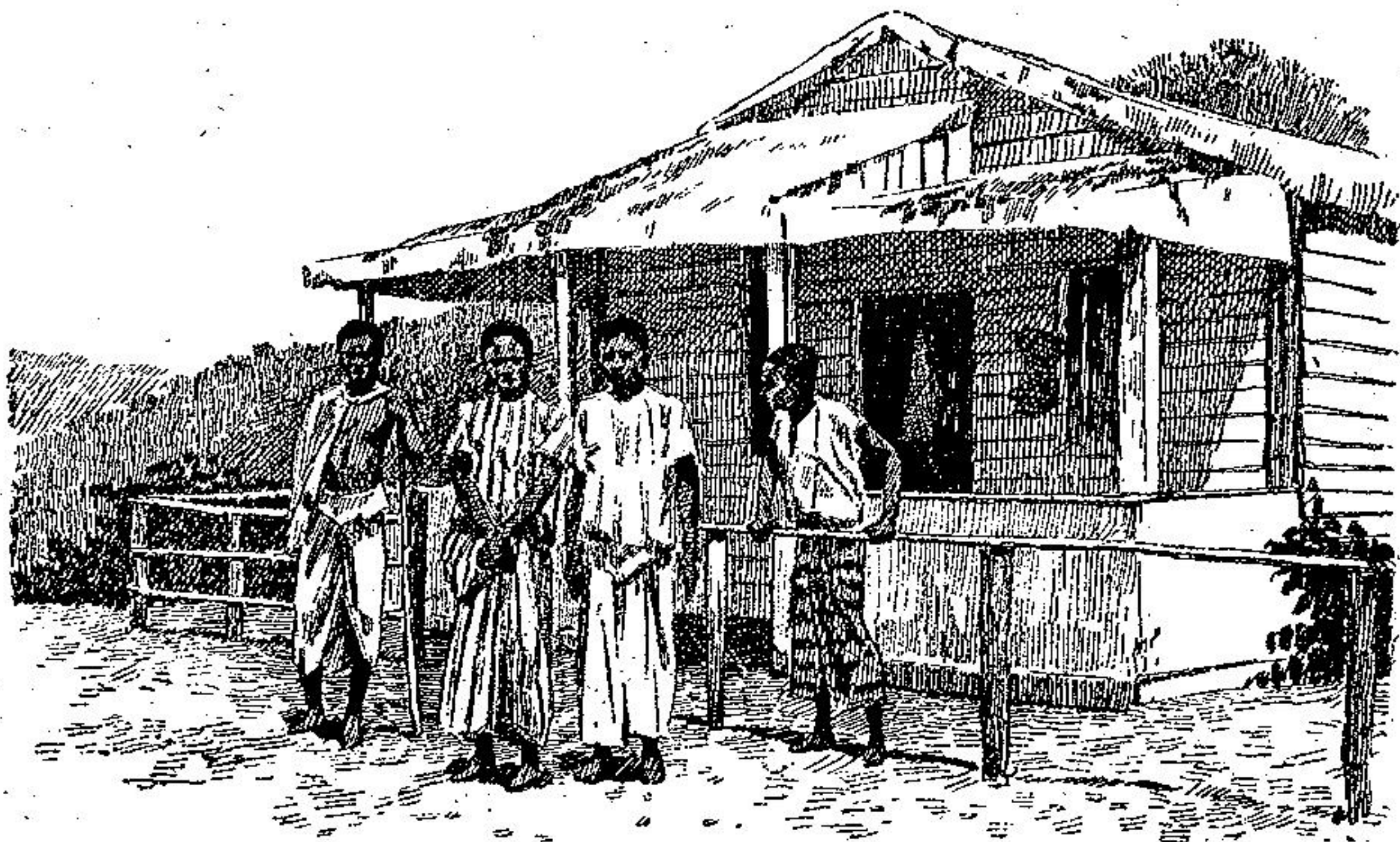


— Nous nous en passerons volontiers pour le moment. D'ailleurs, gardez vos balles et votre poudre pour la nuit qui va venir : vous en aurez amplement besoin ; car, je vous le jure sur l'honneur, je suis fermement décidé à donner à ce Calao une leçon qu'il retiendra longtemps. Qu'en dis-tu, Mwama ?

Le nègre se redressa de toute sa taille, tandis qu'un rayon de vigueur enflamma son œil profond.

— Je dis que mon maître a raison, fit-il ; je dis que le combat sera meurtrier, et je dis également que les coups de Mwama porteront droits, justes et sans pitié.



NOS FUTURS CHEFS DE PELOTON, RÉPONDIT DE SAMBRY. (P. 98.)

De Sambry sourit, car il connaissait les sentiments de son serviteur à l'égard des négriers.

— Viens, conclut-il, l'heure avance. Travaillons.

X

LES NÉGRIERS SONT BATTUS.

Pendant que Harris et sir William s'en retournèrent à l'habitation, de Sambry et le nègre dirigèrent leurs pas vers le centre de Kimpoko.

Ils allèrent cogner à toutes les portes pour l'enrôlement de leurs

hommes et, contre toute attente, ils parvinrent, au bout de quelques heures, à en réunir un soixantaine.

La besogne ne s'était pas terminée sans peine ; il avait fallu pérer, plaider, discuter les salaires et passer par ces mille et une tracasseries inhérentes à l'engagement de porteurs ou d'hommes d'escorte sur le Continent noir.

Mais enfin, l'essentiel était qu'ils avaient vaincu les difficultés et qu'ils étaient venus à bout de leur tâche ; et lorsqu'ils rentraient au logis, escortés de leur raisonnable personnel, un cri d'approbation sortit de la poitrine des camarades qui les attendaient anxieusement.

Sir William ne se tenait pas de joie, surtout lorsqu'il vit le bataillon accompagné, ou plutôt précédé, de quatre nègres, à la figure passablement décidée, aux allures plus martiales que les autres, dont ils se distinguaient d'ailleurs, dès le premier coup-d'œil, par la longue chemise qui leur couvrait les membres.

— Que sont ceux-là ? demanda William Darly.

— Nos futurs chefs de peloton, répondit de Sambry.

— Chefs, sans le savoir, ajouta Harris d'un air malin.

— Naturellement, conclut le chef.

Immédiatement, on se mit à organiser le cadre des nouveaux venus ; et, sans leur apprendre les services qu'on attendait de leurs bras, on leur fit ressortir que les hommes de leur caravane étaient dans l'obligation de connaître, au moins sommairement, le maniement des armes.

En ceci, une circonstance heureuse vint servir les plans des explorateurs.

Généralement tous les indigènes de Kimpoko, de par la situation même du village, où déjà les armes à feu avaient fait leur apparition, savaient fort confortablement manier les fusils.

De prime-abord les Européens, transformés en instructeurs, s'étaient aperçus de cette bonne aubaine, de sorte que tout marchait à merveille et comme par enchantement.

La cour du campement avait donc bientôt pris les apparences d'une école militaire où se mouvaient les recrues, avec une régularité de bon augure.

Sir William parcourait leurs rangs, comme un général fier de son prestige, et se piquait à admirer les soldats improvisés et à s'admirer lui-même.

Pas de doute : c'était de Sambry.

Il surveillait du coin de l'œil les évolutions des indigènes et son cœur battait à l'idée que ces braves-gens allaient, sans s'en douter, apporter leur obole au profit de la lutte préconisée par les pionniers de la civilisation, et dont eux, pauvres nègres, retireraient tout le bénéfice.

Afin de faire une organisation plus complète, on avait divisé le contingent en plusieurs divisions, à la tête desquelles on avait placé les quatre Batéké qui avaient, dès le début, éveillé l'attention de sir William.

De Sambry s'aperçut bien vite de la valeur de ce choix.

En effet, les quatre élus manifestaient, dans leurs fonctions, un zèle inépuisable, et autant par leurs connaissances de la tactique que par l'énergie qu'ils montraient, se révélaient d'emblée comme des hommes aguerris, sur l'utilité desquels on pouvait compter sans préoccupation.

Ainsi on allait son train jusque vers le soir, et lorsque les ombres de la nuit avaient imposé le repos à la nature, le chef permit à la caravane entière de se jeter dans les bras du sommeil.

Bientôt tout le monde dormait à poings fermés, à l'exception des Européens et de Mwama, qui veillaient, réunis en cercle dans la grande chambre de l'habitation.

On parlait peu, car chacun se laissait aller à ses réflexions.

Sir William semblait fort mécontent et avait l'air de boudier.

— Je ne comprends pas, dit-il à de Sambry, votre idée d'envoyer à leur hamac nos hommes. Le danger est à nos portes, et dans quelques heures peut-être verrons-nous le feu et les flammes lécher les murs de cette demeure. Moi j'aurais tenu nos gens en éveil, car quand sonnera l'instant de la lutte, aucun d'eux ne sera prêt.

— C'est ce qui vous trompe, mon ami, répondit doucement le chef.

— Dans ce cas je n'y entends plus rien. Vous devez, pourtant, admettre avec moi qu'une personne réveillée en sursaut est bien moins à même de se défendre que celle qui est prévenue au préalable.

— Parfait. Seulement veuillez croire qu'ils seront prévenus à temps.

— Voilà qui me paraît fabuleux, puisqu'ils dorment.

— Ils ne dormiront plus.

— Ah ça, vous vous moquez de moi.

— Pas du tout. Ecoutez : Prévenir les hommes du danger qui plane sur nous, eut été de mauvaise guerre, parce qu'ils refuseraient carrément de rester à notre service, étant donné qu'ils ne s'engagent

pas, de gaieté de cœur, pour porter et manier les armes. Or, j'ai combiné mon plan en conséquence, et le voici : Les négriers devant nous apparaître vers minuit, nous sonnerons l'éveil à onze heures pour nos serviteurs. Naturellement, il y aura un moment de panique et même d'insubordination, mais nous employerons les grands remèdes pour les contenir, c'est-à-dire que nous leur dirons que les négriers ont tenté une attaque contre nous ; que notre habitation est entourée par les bataillons de Calao ; que toute fuite est impossible et que le meilleur pour les indigènes, s'ils tiennent à la vie, est de se liguier avec nous, pour opposer en commun une résistance effrénée aux envahisseurs. Le reste ira tout seul. Ne voyant pas d'autre issue possible, ils feront contre mauvaise fortune bon cœur et céderont à ce qu'ils appelleront naïvement un hasard malheureux. De la sorte nous les tiendrons sous les armes jusqu'à ce que les négriers arrivent avec leur troupe, et si ceux-ci s'échappent encore, après cela, sans égratignures, je consens à perdre mes deux oreilles.

Un mouvement général d'approbation salua les paroles du chef, et sir William, plus encore que ses camarades, en était enchanté.

— Quel plan superbe ! s'écria-t-il ; je n'aurais jamais trouvé celui-là.

— Vous en avez exécuté bien d'autres, répondit le chef avec bonhomie.

— C'est que réellement il est irréprochable, ajouta Harris.

— Quant à Mwama, il se frottait joyeusement les mains, dans l'expectative de la victoire prochaine.

— Quelle danse, mes amis ! Quelle danse ! répétait Darly.

— J'en aurai ma part, fit le nègre.

— Je te donne plein pouvoir de te venger comme tu l'entendras, ajouta de Sambry, et si tu parviens à te mesurer avec Calao en personne, tu pourras....

Mwama eut dans les yeux un éclair si féroce, que le chef n'osa pas achever sa phrase.

Cet éclair-là constituait un univers de cruauté, de désirs sanguinaires et de sombre vengeance.

— Donc, reprit de Sambry en matière de conclusion, donc nous voici complètement d'accord.

— Complètement, répondirent les autres.

— Alors, attendons et veillons.

Le temps s'écoula bien lentement, trop lentement de l'avis des explorateurs.

Ils semblaient aspirer au moment de l'action, comme si leur âme,

d'ordinaire si calme et si douce, appelait avec délices l'éclosion de la lutte et la proclamation du trépas.

C'est qu'ils avaient trouvé dans la personne de ce Calao et dans celle de ce Palimbo, l'incarnation de tout ce que le trafic des esclaves présentait de hideux, c'est qu'ils se sentaient forts et audacieux, et c'est qu'ils bénissaient l'occasion qui leur était fournie d'en venir aux mains avec eux, dans des conditions tellement excellentes, que plus jamais peut-être ils n'en rencontreraient de pareilles.

Enfin vint l'heure arrêtée pour le réveil des hommes de la caravane.

Ce fut un brouhaha général et indescriptible.

Poussés par la peur, les indigènes coururent en tous sens, affolés, perdant la tête, cherchant des issues pour se soustraire par la fuite au péril dont ils sentaient l'approche, instinctivement, sans même s'en faire une idée exacte.

Mais de Sambry était là, qui, de sa volonté de fer, domptait leurs appréhensions et les réduisit à l'inaction.

Fidèle au programme arrêté, il leur esquissa le sort pitoyable qui les attendait s'ils se risquaient au dehors, et il parvint, non sans peine pourtant, à les amener à une autre décision.

Les malheureux, gagnés à la cause des explorateurs, s'en tinrent là; et tel que l'avait prévu de Sambry, ne se sentirent plus dans l'âme qu'un profond sentiment d'animosité contre les marchands d'esclaves.

Le chef avait bien fait ressortir que l'on pouvait, d'un moment à l'autre, s'attendre à une nouvelle attaque et exigeait que chacun se tint sur ses gardes.

Au surplus sa recommandation était inutile, car tous les indigènes, béissant à la même impulsion, tenaient leurs armes prêtes, pour en faire usage au premier signe d'avertissement.

Tout était donc rentré dans le calme et les Européens n'attendaient plus que l'invasion des négriers pour entamer la bataille.

Peu à peu les quarts d'heure s'écoulaient, et Mwama, qui surveillait les alentours de la demeure, vint annoncer à ses maîtres, qu'ayant écouté minutieusement, l'oreille contre terre, il avait acquis la certitude, par les trépidations du sol, qu'une troupe nombreuse s'avancait vers eux.

Il ajouta qu'il avait essayé de distinguer ce qui se passait au loin, mais que la nuit, passablement sombre, ne lui avait pas permis de se fixer sur ce point.

Tout-à-coup le serviteur mit le doigt s

— Attention ! fit-il ; les voici.

En effet, trois appels, trois hurlements lugubres retentirent dans le silence.

C'était le cri de la hyène, le signal.

En même temps un formidable roulement de vacarme, de chants et de vociférations remplit l'espace au dehors, tandis qu'au-dessus de cette mer en furie, on distinguait la voix de Calao qui lançait ses commandements.

Malgré leur fermeté, les explorateurs eurent une seconde de sensations pénibles, mais cette impression n'était que fugitive.

Tous se levèrent d'un trait, courageux et pleins d'audace.

— En garde ! cria de Sambry.

Il n'eut pas besoin de le dire, car chacun était à son poste.

Soudain une poussée titanesque fit craquer la porte de derrière de l'habitation, dont les poutres se brisaient comme des brins de paille, montrant à nu le ciel, et laissant passer le souffle de la brise nocturne.

Une masse compacte de noirs montraient, derrière cette ouverture, leur face lugubre et à leur tête se dessinait la figure de Palimbo.

Au même instant une fusillade effrayante, lancée par les assiégeants, vint faire trembler sur ses bases la demeure et le sol même.

Une âpre fumée remplissait la place et prenait à la gorge.

C'était le moment.

De Sambry, prompt comme l'éclair, sauta devant les siens, et grossissant sa voix au milieu de ce tintamarre assourdissant :

— En avant ! cria-t-il.

Les hommes de l'expédition, plus furieux que des lions blessés, roulèrent vers les assaillants, comme une trombe gigantesque et ripostèrent à leur attaque, avec une rage terrible.

Surpris par cette réplique aussi formidable qu'imprévue, les gens de Calao hésitèrent et reculèrent.

Mais ceux de de Sambry, lancés à fond de train, se ruèrent sur eux et les couvrirent d'un feu meurtrier.

Pendant quelques minutes ce fut une confusion infernale, une lutte de corps-à-corps, un déchaînement de fureurs, de blasphèmes et de gémissements, entremêlés de l'éclat sinistre des coups de feu qui vomissaient leurs pétarades, répercutées par les échos silencieux.

Ainsi le champ de bataille s'était déplacé, et avait maintenant pour cadre la plaine et les bois, et pour couronnement, l'espace infini.

Néanmoins, les troupes des négriers semblaient de taille à se mesurer avec leurs adversaires ; car, le premier moment de stupeur passé, elles se serrèrent en bon ordre et reprirent l'attaque.

Celle-ci fut plus forte encore et fit, un instant, céder les rangs des explorateurs.

Mais le sort en était jeté ; chacun se souvenait de son devoir et pas un ne broncha devant sa tâche.

De Sambry, sir William, Harris, tous se battirent comme des tigres.

Quant à Mwama, il était d'une audace qui ne connaissait plus de bornes. Il se mouvait au centre même des phalanges ennemies, battant, cognant, tuant, mais ayant par dessus tout un but : trouver Calao.

Bien longtemps encore la nuit résonna de coups de feu, et lorsque vint l'aurore, les négriers avaient essuyé une défaite totale.

De-ci de-là, on voyait des groupes de leurs guerriers détalier avec une vitesse vertigineuse ; d'autres gisaient, morts ou blessés, sur le sol ; d'autres encore, et ceux-là se comptaient en grand nombre, étaient accroupis contre le tronc d'un arbre ou entre les herbages, inconscients et harassés, comme s'ils étaient indifférents au massacre qui venait de s'accomplir.

Les explorateurs, tombant eux-mêmes de fatigue, eurent un regard de pitié pour ces pauvres êtres, instruments involontaires des visées coupables de leurs maîtres, dont, malgré eux, ils avaient dû épouser la cause.

De Calao ou de Palimbo, aucune trace n'était visible : sans aucun doute, ils avaient prudemment pris la fuite, en voyant que tout espoir de salut était perdu pour eux et pour leur entreprise.

Avec un légitime sentiment d'orgueil les explorateurs parcoururent les lieux qu'ils venaient de conquérir ; et, malgré leur triomphe, leur cœur débordait de tristesse à l'idée que tant de sang venait, encore une fois, d'être versé.

— Retournons, fit le chef, avec un air de lassitude.

— Et ces esclaves ? demanda sir William, en désignant les nègres échelonnés sur le sol.

— Ils sont libres.

— Dites-le leur alors.

De Sambry s'empressa de s'exécuter, et les pauvres ilotes, touchés par tant de générosité, ne manquèrent pas de faire profit de l'auto-

risation, non, toutefois, sans avoir jeté un regard de reconnaissance à l'homme blanc.

Le chef des explorateurs sonna la retraite, et toute la caravane reprit le chemin du campement.

Cependant là leur attendait une nouvelle surprise.

A peine les Européens furent-ils rentrés dans la chambre commune, que Mwama leur arriva comme un boulet.

— Il y a là deux nègres qui désirent vous parler, maître, dit-il à de Sambry.

— Deux nègres? Quels nègres?

— Qui ont fait partie de l'expédition de Calao.

— Diable!

— C'est un homme et une femme.

— Et que nous veulent-ils?

— Je l'ignore.

— Le leur as-tu demandé?

— Oui; ils refusent de me le dire.

— Je les trouve fort circonspects.

— Ce que je sais c'est qu'ils sont porteurs d'un écrit.

— Un écrit, bon Dieu!

— Parfaitement, maître.

— Amènes-les bien vite.

La chose était déjà faite aux trois quarts, puisque les deux indigènes avaient suivi Mwama jusqu'à la porte de la chambre.

Sur l'invitation du serviteur ils entrèrent, un peu confus de devoir paraître devant l'homme blanc.

Pourtant, de Sambry les mit bien vite à l'aise, et s'adressant à eux d'un accent plein de douceur :

— Que désirez-vous? demanda-t-il.

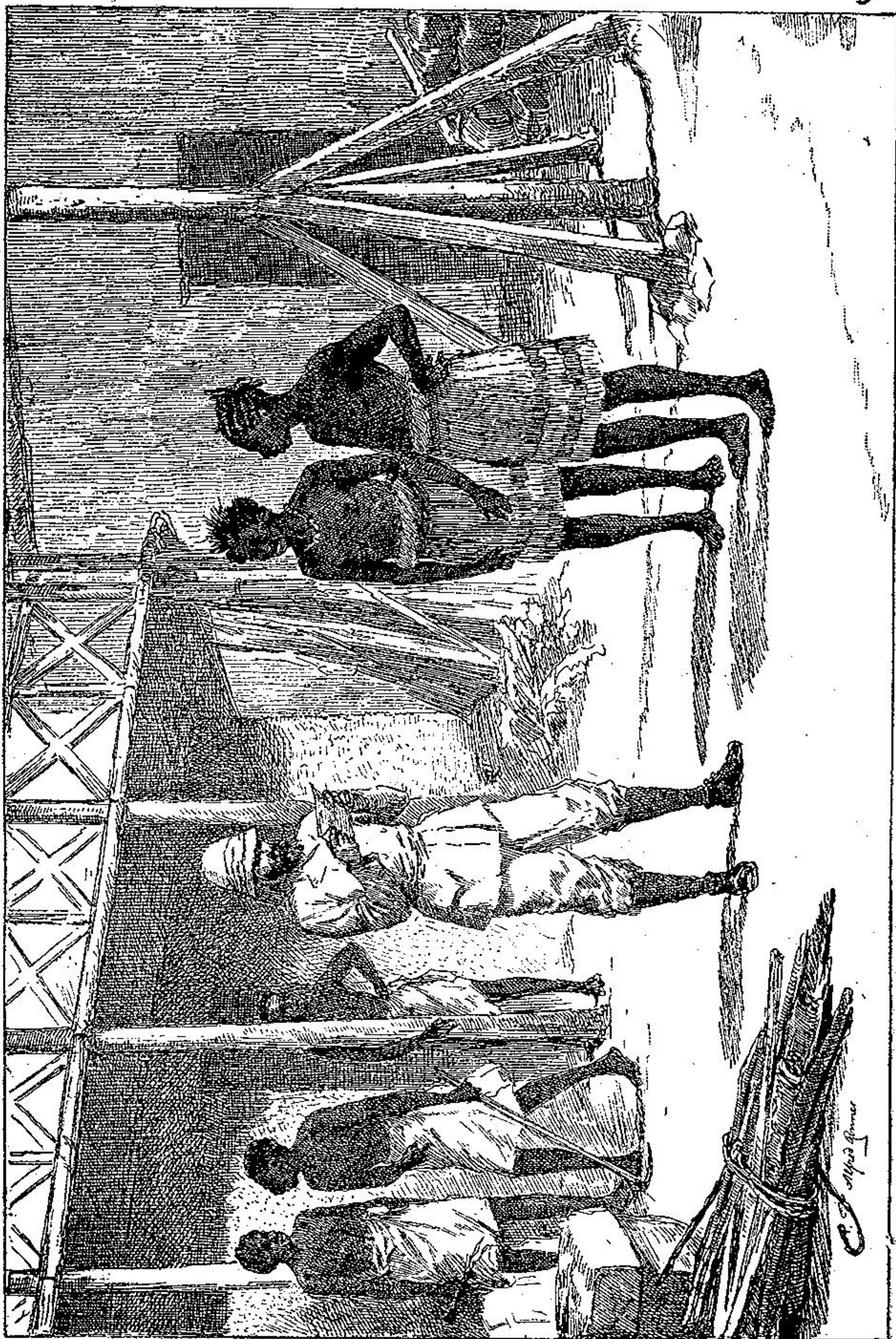
Pour toute réponse, le nègre tira de sa ceinture, un pli qu'il passa au chef.

C'était une grande et large feuille d'arbre, toute jaunie, sur laquelle des lettres rouges se trouvaient alignées.

D'un mouvement fiévreux, de Sambry saisit la missive et la parcourut d'un trait.

Ses yeux semblaient tout-à-coup sortir de leurs orbites, une pâleur morte se voila son front; puis, soudain, comme un insensé, il se mit à appeler ses camarades.

— Venez vite! cria-t-il, des blancs! des blancs!



DE SAMBRY SAISIT LA MISSIVE. (P. 104.)

On le crut devenu fou.

Maïs lui, avec une insistance plus opiniâtre, groupait ses compagnons autour de lui, et leur jeta des mots incompréhensibles.

— Mais enfin, fit sir William, qu'y a-t-il ?

— Il y a, répondit le chef, que tout près de nous se trouvent des explorateurs en détresse, que nous pouvons aider, que nous pouvons secourir, et que nous sauverons.

Pour le coup, l'ébahissement de tous était à son comble.

— Et cet écrit ? demanda le docteur.

— C'est la preuve. Ecoutez.

De Sambry se rapprocha des siens et lut ce qui suit :

« Nous sommes cinq Européens errant sur les terres que baigne la rivière Kassaï. Parmi nous se trouve une femme, malade, exténuée. Notre misère est grande, nos souffrances sont horribles. Nous sommes privés de tout. Il nous manque même des armes pour nous procurer du gibier. Nous vivons de fruits et de racines et n'osons nous rapprocher des villages, de peur d'y être massacrés. Calao, le négrier, nous a fait prisonnier, mais nous avons réussi à prendre la fuite. Venez à notre secours. Encore quelques jours et nous succomberons. Venez, venez. »

(Signé) HENRI DE SIMO.

Un cri de stupeur s'éleva de toutes les poitrines.

Chacun avait la mort au cœur, et cette révélation inattendue donna comme le vertige aux explorateurs.

Un monde d'idées se mouvait dans leur cerveau, ne leur laissant pas le temps de s'arrêter à une seule.

Cependant, avec cette force de volonté qui caractérise les hommes d'action, ils domptèrent leur première impression, pour ne penser qu'au côté vraiment pratique.

— D'où cet écrit est-il daté ? demanda sir William.

De Sambry l'examina de plus près.

— De Gama-Damala, répondit-il.

— Sur le Kassaï, si je ne me trompe ?

— Précisément.

Un instant de silence suivit ses paroles, et chacun semblait réfléchir à la bizarrerie de cet événement.

On eut dit qu'on se refusait d'y croire et que la relation consignée sur l'écrit ne constituait tout simplement qu'une fable inventée par une fée maligne.

Mais alors quel était ce Henri de Simo ? Quels étaient ces autres Européens ? Quelle était cette pauvre femme, perdue au milieu des déserts africains ? Infortunée et frêle créature, fouettée par les privations, les pieds déchirés par les obstacles de la route ; sans pain, sans gîte, mourante peut-être !

Hélas, que d'épreuves pour ces amis, pour ces frères !

Il faudrait, sans tarder, marcher vers eux, forcer les étapes, arriver en temps pour les arracher aux bras de la mort, qui, sans doute, en avait déjà saisi quelques-uns en ce moment.

Cependant alors se dressait la question capitale : Où les trouver ?

Il est vrai que la lettre était datée de Gama-Damala, mais il était probable que, depuis lors, les malheureux s'étaient traînés vers l'un ou l'autre point, dans l'espoir d'y trouver un allègement à leur sort.

O fatalité ! Comment le savoir ?

— Interrogeons les deux indigènes, fit de Sambry.

— C'est un moyen possible, répondit le docteur.

Puis, s'adressant aux esclaves :

— Voyons, mes amis, dit le chef, racontez-nous ce que vous savez des hommes blancs dont parle cet écrit, et dites-nous comment celui-ci est venu entre vos mains.

L'indigène mâle se chargea de répondre.

— Nous faisons partie tous deux, dit-il, ma femme et moi, d'un convoi d'esclaves sous les ordres d'un sous-chef de Palimbo, qui nous avait capturés, il y a bien longtemps, sur les bords du Loukassi. On nous dirigea sur le lac Iki, pour être ensuite envoyés vers les parages baignés par le fleuve Congo, où nous devions être vendus. Notre caravane était peu nombreuse et surtout mal armée, mais les négriers n'avaient rien à craindre, attendu que de ce côté le pays, presque inhabité, faisait prévoir une marche solitaire et tranquille. Cependant, lorsque nous arrivâmes au lac Iki, un événement imprévu vint changer

face des choses. Là nos bourreaux apprirent que cinq esclaves blancs, parmi lesquels une femme, qui y avaient été retenus prisonniers par Calao, venaient de prendre la fuite. Cette nouvelle consterna les négriers et ils résolurent de se lancer immédiatement à la poursuite

des fuyards. Au bout de trois jours nous les trouvâmes, campés sur la rive d'une immense forêt de bananiers. Une lutte terrible eut lieu, dans laquelle les marchands d'esclaves eurent le dessous. Totale-ment battus, ils durent se sauver dans les bois pour échapper à la colère des hommes blancs. Ceux-ci donnèrent la liberté à tous les

esclaves de la caravane, mais ma femme et moi, nous résolûmes de rester auprès d'eux. Le chef se nomme Henri, et les autres Paul et Criquet. La femme blanche s'appelle Cathérine et est plus douce que les ramiers gris. Il y a encore un autre voyageur, dont je ne suis jamais parvenu à retenir le nom, et qui cherche continuellement des plantes, des fleurs et des cailloux.

— Drôle d'apôtre ! interrompit sir William.

— Pas tant que cela, intervint de Sambry, ce doit être un savant quelconque.

— Oui, reprit le nègre, c'est ainsi qu'il est. Dès le premier abord je m'aperçus que mes bienfaiteurs étaient loin de posséder les richesses nécessaires au parcours des pays sauvages, car leurs uniques provisions étaient celles qu'ils se procuraient journellement par la chasse, pour laquelle trois mauvais fusils étaient leur seul auxiliaire. De plus notre maîtresse blanche était exténuée et souffrante, à tel point que des soins continuels lui étaient indispensables. La reconnaissance me lia à eux et je résolus de faire tout ce qui était en mon pouvoir pour leur venir en aide. Bientôt je connus leurs plans : ils voulaient, par étapes, gagner les parages habités par des Européens et pousser jusqu'à Léopoldville. Là, disaient-ils, ils trouveraient assistance pour se rapatrier et retourner en Europe. Péniblement nous traversâmes le Baschilange. Un jour nous fîmes la rencontre d'une troupe de guerriers indigènes qui nous furent d'une hostilité ouverte. Etant presque sans défense nous prîmes la fuite, de nuit, et nous nous sauvâmes au hasard, à travers jungles et forêts. Malheureusement, nous déviâmes de notre route et arrivèrent dans le Bakouba. D'instant en instant la misère de nos maîtres devenait plus terrible ; ils erraient comme des squelettes vivants, n'osant plus parcourir les chemins pendant le jour, et ne marchant que quand la nuit couvrait la terre. Ainsi, au milieu de tortures infinies, rongés par la faim, sans poudre pour abattre le seul gibier qui aurait pu nous servir d'aliments, nous nous nourrissions de racines et de fruits. La fièvre s'en mêla, et, la première de tous, la femme blanche en fut atteinte. Elle faisait pitié à voir, mais nos maîtres ayant appelé sur elle la clémence de leurs dieux, elle n'en mourut point. Dans ces conditions lamentables nous nous efforçâmes d'atteindre le Kassai, où nous fûmes enfin recueillis par les habitants de Gama-Damala. Mais les indigènes de ce village, qui sont très pauvres eux-mêmes, ne purent que nous accorder une hospitalité insuffisante. Entretemps les

privations étaient devenues plus grandes encore, et la troupe se trouva bien vite dans un affaissement complet. C'est alors qu'un jour le chef blanc m'appela auprès de lui et me demanda si je voulais me charger du salut d'eux tous. Naturellement, et sans trop savoir en quoi consisteraient mes services, j'acceptai sur-le-champ. Il prit une large feuille de bananier, la sécha, se fit ensuite une entaille dans le doigt, et au moyen du sang qui en coulait, il écrivit sur la feuille ce que vous venez de lire. Puis, me passant cette missive : « Va, dit-il, jusqu'à ce que tu aies rencontré des hommes blancs. Au premier que tu trouveras, tu remettras cette feuille et tu entendras sa réponse. » Je partis avec ma femme, dans la direction du fleuve Congo, marchant nuit et jour afin d'arriver plus vite. Mais à peine le soleil se fut-il levé deux fois sur notre tête que nous fûmes pris par les hommes de Calao et retenus en esclavage. Cependant j'espérais toujours et j'avais soigneusement caché mon écrit. Le bon fétiche nous a pris sous sa protection, puisqu'enfin il a permis que la caravane de Calao entrât en lutte avec la vôtre et que ce bandit fût battu par vous. Voilà pourquoi, maître, j'avais demandé à vous parler et voilà ce que j'avais à vous apprendre.

Pendant l'émouvant récit de l'indigène, les explorateurs, haletants, s'étaient attachés à ses lèvres et avaient suivi, pas à pas, les épisodes de cette étonnante odyssée dans laquelle avaient été enlacés leurs frères blancs.

Le nègre avait déjà fini de parler, qu'ils écoutaient encore, sous le coup d'une émotion pénible.

Mais le chef reconquit bientôt son empire sur lui-même, et regarda la situation en face :

— Et les hommes blancs sont toujours à Gama ? demanda-t-il au nègre.

— Oui, maître.

— Ils y attendent du secours ?

— Oui, maître.

— Combien de temps faut-il pour atteindre d'ici ce village ?

— Plusieurs lunaisons.

De Sambry réfléchit.

En ce moment intervint Mwama.

— Nous sommes bien outillés pour la marche, fit-il ; nos mulets sont d'excellents trotteurs et je crois que peu de jours nous conduiraient jusque là.

— Connais-tu la route ?

— Non, maître, mais nous la chercherons.

— Et nous la trouverons, ajouta sir William.

— Au fait, conclut le docteur, nous avons un devoir urgent à remplir.

— Je le sais, reprit le chef, et je songe aux moyens de le mettre en pratique le plus efficacement et le plus promptement possible.

Mwama sourit.

— Et notre chien donc ? fit-il.

Sir William eut un regard d'étonnement et de mauvaise humeur.

— Quel chien ? interrogea-t-il.

— Fox, maître.

— Que diable, vient-il faire dans ceci ?

— Je m'explique, maître, si vous le permettez.

— Fais, mon ami, intervint de Sambry.

— Voici, reprit le serviteur : Je disais tantôt que les moyens de traction ne nous font pas défaut pour arriver lestement à l'endroit désigné. Les hommes de notre expédition, fraîchement engagés, sont de fiers marcheurs, comme tous les indigènes de Kimpoko et de ses environs. Au surplus, ils n'ont pas encore dû se fatiguer, à part la collision avec les troupes de Palimbo et Calao. De ce côté nous pouvons donc nous fier à une marche accélérée. Le seul point qui présente des difficultés est le lieu même, puisque nous en ignorons la situation exacte. Ce que nous savons, pourtant, c'est qu'il se trouve sur le Kassaï. Dirigeons-nous donc vers ce fleuve. Notre chien Fox fera le reste.

— Le voilà encore avec son Fox ! exclama Darly d'un ton ironique. Mais Mwama ne se déconcerta pas.

— Arrivés dans le voisinage du Kassaï, nous mettrons sous le nez de notre brave chien, l'écrit couvert du sang de l'homme blanc ; Fox y trouvera son compte, il le reniflera et je suis persuadé qu'il partira, comme un trait, sur la piste des abandonnés. Vous voyez, maître, que c'est d'une grande simplicité.

En effet, c'était si simple que les Européens furent absolument stupéfaits de ne pas avoir trouvé ce remède dès le début.

L'incrédulité de sir William se changea d'un coup en une admiration sans réserve.

Quant à de Sambry, sa décision ne se fit pas attendre.

— Partons ! s'écria-t-il d'une voix ferme.